



Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.com

Littératures, une collection dirigée par Daniel Cohen

Littératures est une collection ouverte, tout entière, à l'écrire, quelle qu'en soit la forme : roman, récit, nouvelles, autofiction, journal ; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents.

L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple – il eût été vain de l'idiquer en d'autres temps : publier des auteurs que leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont conduits au désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'oeuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant : « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai » ; plus tard, le philosophe Alain professant : « c'est toujours le goût qui éclaire le jugement », ils savaient avoir raison contre nos déperissements. Nous en faisons notre credo. D.C.

ISBN : 978-2-296-08787-3

© Orizons, Paris, 2011

À demi-barbares
(Récits hérétiques)

Monsieur Vautre

Je suis consolée

Dépôt des armes

Le défroqué

Mort de rire

La brèche

DERNIÈRES PARUTIONS

Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jerusalem*, 2010
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009
Eric Colombo, *La métamorphose des Ailes*, 2011
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011
Serge Dufoulon, *les Jours de papier*, 2011
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010
Jean Gillibert, *Exils*, 2011
Jean Gillibert, *Nunuچه ou Le Magicien Prodigeux*, 2011
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale.
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos autres collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie* — *La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).

Jean Gillibert

À demi-barbares
(Récits hérétiques)

 Orizons

2011

« Quelque puisse être le succès final, l'ombre du grand
désastre n'est pas près de s'effacer. »
Marc Bloch — L'Étrange défaite

Monsieur Vautre

Je suis consolée

Dépôt des armes

Le défroqué

Mort de rire

La brèche

Préface

J'aurais voulu en finir avec cet « art de la défaite » qui sévit depuis le II^e guerre mondiale. J'aurais voulu ne pas sombrer dans cette littérature, charognarde, pour les mots et la pensée, le chaologique où toute individualité est mise à mal... J'aurais souhaité une marche solitaire du regard... un refus délibérément... de se soumettre, dire : J'ai réussi là où une soi-disant modernité échoue ! »... Je réalise bien que je n'y parviens pas dans mon orgueil.

L'opinion dite publique est toujours prête à exterminer et la conscience même critique ne peut pas grand chose contre cette dictature de l'esprit nouvellement barbare.

Oui, peut-on donner autant et en même temps à la culture savante et au dieu logos le même souci artistique que celui que s'octroie la création individuelle ?

Peut-on aisément dissocier le mot de la chose, la sensation de l'idée, si ce n'est dans les versions nihilistes contemporaines ? Quand on dit les « grands » auteurs actuels, on a l'impression d'écouter l'Iliade... dans une cabine téléphonique.

Alors, le beau métier ou la révolution ? Ni l'un, ni l'autre... mais gratter encore cette peau de la contrainte, refuser de croire en toutes les « raisons », valoriser l'événement, l'amour, et non les attributs du manque. La bataille pour le surnaturel

est devenue sombre et incertaine, une guerre froide... sans le nécessaire carnage des amours «décomposées» et recomposées.

Attend-on, désespérément, l'idiotisme d'un art européen ? Ne doit-on pas s'enraciner pour s'endéraciner ; de l'adresse orgueilleuse et superbe que lançait Marc Bloch dans «L'étrange défaite» : «Quelque puisse être le succès final, l'ombre du grand désastre n'est pas près de s'effacer.»

Monsieur Vautre

« Quand on n'a pas écouté son père et sa mère, on finit par obéir au roulement de tambour. »
F. Dostoïevski (Souvenirs de la maison des morts).

Monsieur Vautre... Comment me le rappeler ? Son visage ? Oui, je m'en souviens, parfois il me hante, sa voix aussi : « Roland Vautre, tu me parles et j'imagine que tu me demandes de raconter ce que personne n'a compris. As-tu lutté toute ta vie contre le mépris, voire la haine de tous ? Car tu as fait peur quand tu étais procureur de la République à la cour d'Assises de Laon. Avec toi, la société française, celle d'après la « Libération » aurait pu devenir furieuse à ton égard. Elle a dû l'être. Ce n'est pas que tu as eu de l'impatience contre le mal, mais tu as eu des gestes d'impatience, t'appuyant sur la loi, rien que la Loi. As-tu joué avec le vent dans tes promenades ? As-tu causé avec les nuages ? Non, tu n'as rien distingué, des femmes, la beauté, des enfants, la joie.

Mais je t'aime, moi, l'avocat qui prend ta défense et qui ai décidé d'écrire, inventé en grande partie, le récit de ta vie : d'homme de loi, oui, jusqu'à la mort...

Mais n'y a-t-il pas dans ce procédé un grand moyen de domination ? Sur la vie d'autrui ? Oui, je défens ta cause.

Le coeur, l'esprit, l'ambition de mon récit ne veulent pas autre

chose que l'illusion de cette vie à «réciter», aussi hérétique que le procédé puisse paraître.

Monsieur Vautre est couché sur son petit lit de fer, en proie à une mort proche. Il est âgé de 58 ans. Un cancer généralisé l'extermine. Il a résisté longtemps à la maladie ; les derniers jours, il s'est particulièrement battu. Il sait bien que c'est le temps de la fin. Il ne doute pas que ce terme lui appartienne encore.

Savait-il que, le nez sur le miroir, ce n'est pas lui qu'il verrait, mais après que le trou noir eût englouti son image des apparitions terrifiantes surgiraient ?

Monsieur Vautre jette un regard circulaire sur sa chambre. Il voit des ombres vaciller sur le mur, la flamme d'une seule bougie torture ces ombres. Ses vêtements sont posés sur une chaise... Ce sera un matin comme un autre, encore une fois ? Non... Cette vaste houppelande au poil dru, jetée en vrac sur le pantalon de velours côtelé... «qui me donnait «l'air d'un sanglier»... elle est là... au-dessus de mes gros souliers ferrés, encore tout crottés...»

Lucide ! Lucide ! Dehors, la nuit de glace dure, un vent coupant, un froid comme une étreinte impitoyable... un hameau avec une seule maison, la mienne, la «maison du procu», au «chêne-cuif», près de Craonne, dans le département de l'Aisne. «J'ai choisi tout cela».

Même Victorine, ma «gouvernante», choisie aussi. Elle m'a suivi quand j'ai pris ma retraite de procureur. Elle attend dans la cuisine, en bas, réchauffant sans cesse un tilleul qu'elle oublie sur le feu et qu'elle laisse refroidir interminablement et qu'elle me sert tout à fait tiède comme une purge. Je dois la quitter maintenant sans nostalgie... Elle seule, pourtant, a été le témoin — elle m'a en partie élevé — de mon idée fixe sur la vie : «Le droit ! »

Oui, en 40, alors qu'elle se lamentait sur la défaite, de la débâcle, de l'armistice, pensant que pour moi, jeune homme — je venais d'avoir 16 ans —, la suite ne pouvait être qu'une route coupée, je lui ai répondu : « L'histoire des vaincus comme l'histoire des vainqueurs n'ont aucun intérêt ! »... Je voulais dire que seul le droit serait ma force. »

Monsieur Vautre s'étonnait, dans son agonie, que sa conscience existât encore, et autant surchauffée, suralimentée... S'en étonnait-il vraiment quand la morphine avait calmé la douleur ?

On avait diagnostiqué, il y a un peu plus d'un an, un cancer de la prostate qui avait métastasé sur la charpente osseuse. Monsieur Vautre avait commencé à souffrir il y a quelques mois. Une infirmière du village voisin venait lui faire des piqûres de morphine. C'est le seul traitement que Vautre avait accepté. « Il n'y a pas de raison de souffrir... je ne suis pas coupable ! » « J'ai fait le mort toute ma vie. J'ai toujours été en état de mort apparente. Maintenant, c'est mieux que l'apparence. Elle est là ! »

Le visage de Monsieur Vautre était devenu subitement hâve en quelques jours, comme déjà menuisé par le burin de la mort, mais il décida que c'était « lui » qui avait ainsi calibré les creux et les méplats... et composé de son visage ce masque ultime comme celui que fait la cire.

Lui ? Oui, lui, — « je sais quand j'en aurai fini de moi ! ».

La frange sur le front de cheveux blanchis est toujours là — cette coiffure à la cagoule, « aux enfants d'Edouard » est le seul lien à son enfance. Son père l'avait imposée, quand il avait à peine trois ans, en souvenir de la guerre de 14, un de ses camarades « poilus », mort à Verdun, était coiffé ainsi. Roland

Vautre portait son prénom. «C'était pour mon père la seule façon de m'appeler «mon chéri» !»

Monsieur Vautre veut vérifier si la frange est bien là... Il soulève une main qui cherche son chemin comme à travers un gouffre... elle parvient à saisir le manche d'un miroir, à moitié enfoui sous les draps. Elle tend le miroir devant le visage. La lumière de la bougie, tout d'un coup, violente la glace comme le ferait un projecteur... Vautre est ébloui... le flash devient un halo concentrique... un trou noir... une tache aveugle... Vautre se met à hurler : «Victorine !». Le miroir retombe à plat sur le visage. Vautre ne le dégage pas. Victorine est entrée : «Qu'est-ce qu'il y a ?». Elle a monté l'escalier quatre à quatre, aussi vite que son âge le lui permet.

«Je ne vois plus... Je ne vois plus rien... J'ai soif !»

«Je vais t'essuyer le front... et je vais te faire boire». Elle a soulevé la frange et, avec son mouchoir, elle a épongé les gouttes de sueur.

Elle a retiré le miroir tombé sur le visage de Vautre. «Tu me vois, toi au moins ?» dit Vautre maintenant.

«Bien sûr que je te vois !.. Je vais chercher le tilleul !». Elle s'en va... et en bougonnant, à la porte, elle lâche ce qu'elle pense depuis quelques jours : «Il n'en a plus pour longtemps !»

Vautre semble soulagé. Les yeux fixes, dans l'attente..., il reçoit l'image d'un petit garçon, qu'il reconnaît être lui, jouant du tambour... il l'a dérobé au garde-champêtre... il frappe avec la mailloche la peau du tambour... il marche et entre dans un bois... L'image se dédouble et «sort» de lui, un autre enfant, du même âge — douze ans — ; il reconnaît Jeannot, le gosse qui... oui... c'est un souvenir récent... non, une vision... qui semble justifier cette étrange aventure qu'on appelle la vision panoramique des mourants. Jeannot lui dit : «Je viens te chercher !... Donne-moi la main !». Oui, c'est en même temps

qu'apparaît Jeannot, inattendu, que surgissent, dissonants, le tambour, la désobéissance et cette douceur étrange que Vautre ne voulait jamais parrainer..., la douceur d'une amitié qui ne se crispe jamais, vibrante... Jeannot le prenait par la main... ils étaient deux enfants, les mêmes que maintenant. Vision et réminiscence ! Mais jusqu'où ?...

Il y avait un an, au début de l'automne, Vautre était sorti pour se «secouer» l'esprit comme il disait. Il marchait en bordure des guérets, non loin de sa maison, vêtu de sa houppelande... Il ne faisait jamais d'habitude attention au paysage... «Ce n'est qu'un point de vue !», mais là, aujourd'hui, sachant ce qu'il savait, il pensait qu'il pouvait attendre du paysage une attention bienveillante sinon une consolation... Une bande de gamins était venue jouer dans une clairière, bordée de jeunes châtaigniers... le long desquels des gosses pouvaient grimper et accéder aux premières branches. Certains des enfants étaient en l'air, d'autres à terre. Ils avaient attaché un des leurs, celui qui paraissait le plus jeune, à leur tronc et le menaçaient en jouant. «Tu es notre prisonnier... on va te chatouiller et on dira qu'on te torture... tu dois pousser des cris !» Jusqu'où peut aller ce jeu ? Dès que Vautre fut en vue, tous s'égayèrent, hormis le «prisonnier». Ils avaient reconnu le «Procu». Les enfants disparurent dans le bois. Jeannot, car c'était Jeannot,... Vautre le reconnut, il avait croisé son regard, un jour à l'épicerie ; Vautre, qui ne sortait presque jamais, avait dû faire les courses, Victorine était malade,... Jeannot venait juste de chiper un bonbon, l'épicière ayant tourné le dos, mais Vautre l'avait surpris. Leurs regards se croisèrent... c'est tout. Ils sortirent ensemble de l'épicerie, Jeannot, tête baissée ; comme Monsieur Vautre l'avait happé par la main, il lui dit brutalement : «Moi, Monsieur le Procureur, je ne vous en veux pas !». Vautre fut

interloqué : « On m'en veut donc tant... que c'est le coupable qui me pardonne ! ».

« Je m'appelle Jeannot ! cria l'enfant... Ma mère, elle fait ses ménages... Mon père, il est parti... Ne me dénoncez pas, Monsieur le Procureur ! ».

L'ordre était rétabli... Vautre eut envie d'embrasser l'enfant. Il ne le fit pas...

« Qu'est-ce qu'ils te voulaient, les copains ?... On se connaît, hein, Jeannot !... Oui, je connais ce gosse !... et puis après ? »

Jeannot libéré, pour échapper à Vautre, grimpa à l'arbre.

« Descends !... je te dis de descendre ! Je ne vais pas te manger ! »

Jeannot ne descendit pas tout de suite.

« J'ai besoin de te parler... viens, rentre avec moi !... J'arrête là ma promenade... je suis malade, tu comprends... je viens de l'apprendre... Victorine va nous faire du café... à ton âge, j'en buvais... »

Jeannot était descendu de sa branche. Il accompagna Vautre. Ils atteignirent tous deux ensemble sans avoir parlé la maison du « Procu ».

« Procureur, c'est quoi ? », lança Jeannot. Vautre ne répondit pas tout de suite. « Celui qui reçoit les plaintes... » puis, après un temps... « et qui inculpe si c'est... vérifié ! ». Vautre eut envie de mettre la main sur l'épaule de Jeannot. Il ne l'a pas fait.

À la porte de la maison, il lui demanda : « Ta mère, c'est elle qui t'élève toute seule ? »

— « Oui, elle fait des ménages ! »

— « L'épicière m'a dit l'autre jour que ton père était parti de la maison... » Plus bas, mais quand même pour que Jeannot l'entende : « Un criminel ! hein ? ».

Au moment de passer la porte — on ne pouvait qu'y passer

seul, de front —, Vautre lâcha : « Inculper, ce n'est pas blâmer ! Tu as douze ans, tu vas bientôt quitter l'école !... Tu vas faire quoi ? »

Ils ont bu un café bouillant sans dire un mot. Victorine s'étonna de la civilité subite de Monsieur Vautre, surtout avec un enfant, lui qui disait ne pas les aimer : « Ils sont infréquentables ! ». Était-ce là, à ce moment, cette civilité respectueuse vis-à-vis de Jeannot, comme s'il voulait qu'il ne se préoccupât pas de ses souffrances ? « Je suis toujours juge de ce que je sens, de ce que je pense !... Allez, Jeannot, va-t-en. Rentre chez toi. Ecoute bien ta mère, ne lui désobéis pas !... Si ton père revient... ! » Vautre n'acheva pas sa phrase.

Mémoires supposées d'un mort. Vais-je me tromper avec la vie de Monsieur Vautre ? Sa mort, est-elle la seule à parler du cours de cette vie ? C'est pourtant avec lui, le meilleur point de vue je crois, et c'est de cette source profonde de réminiscence que je veux partir bien que je ne tenterai de la décrire qu'à la fin de ce récit. Que voit-on au bout des souvenirs de soi ? Encore soi-même ? La racine de soi-même ? La mort qui se peint sur le mur d'en face ? Qu'entend-on, d'autre bruit que le battement de son cœur ? Un roulement de tambour ? Qu'en sais-je, moi qui ne suis pas lui ?...

« Le temps n'est pas un fleuve », il me semble qu'il le disait lui-même. Oui, Monsieur Vautre vécut son agonie à travers des visions de scènes sauvages, qui ont imposé leur violence comme s'il s'agissait d'un salut, d'une rédemption. Les vivides témoins de l'agonie !

Il est mort par accident, la bougie qui était posée sur sa table de nuit, il la fit tomber à terre, dans son dernier geste... démesuré. L'incendie se déclara, ravagea tout.

Je dois dire, bien sûr, qui je suis : avocat à la cour d'assises

de Laon où Monsieur Vautre a exercé — scrupuleusement et magistralement — sa profession de procureur de la République.

Je défendais souvent des causes dont il avait réglé l'inculpation et requis la peine, toujours lourde. «Il n'y a que des faits», disait-il. Les faits, c'est la nécessité... les faits, ça étrangle !»

Il m'avait dit un jour, à la buvette du Tribunal : «Comprenez-vous, cher Maître..., mon ami — je peux vous dire mon ami... d'abord j'ai vingt ans de plus que vous, et ensuite vous faites partie de mon paysage ; il avait ri de son expression et m'avait donné une bourrade. «Oui, mon ami, comprenez bien que le crime c'est une... disjonction...» Le terme m'avait paru «barbare»... J'ai fait semblant de le prendre pour obscène... j'ai ri... «Mais oui, ajouta-t-il, si l'homme est bien un robot dans le crime et non un homme agité par sa passion... ah ! ah ! ah !... il y a un petit rouage qui se met à sauter... on croit que c'est un dé clic d'âme... mais non, c'est une accélération... de la machine... C'est là d'où vient mon objectivité devant le criminel, à savoir qu'il ne faut jamais le séparer de son crime. Ah, cher Maître et ami, si vous saviez comme je vous aime... et... vous plains quand, au cours de vos plaidoiries, si humaines, si brûlantes, si subtiles aussi, si... articulées... vous «défendiez» un individu contre la société — enfin, ce qu'on appelle ainsi !

Ah, on a étripaillé, le petit foetus, le poupon braillard, la petite fille... le petit garçon trop excitant... ou plus simplement votre voisin..., votre maîtresse... vos parents sans destination de sexe... ah ! ah ! ah ! Est-ce qu'il y a eu un trou dans le monde ? Mais non, cher Maître et ami, le monde c'est d'abord un trou... enfin, venez me voir un jour... quand je serai à la retraite, ça va venir sous peu,... je me réfugie à la campagne, en lisière de forêt — tel va être mon choix ! Ne me demandez pas pourquoi, je ne le sais pas encore moi-même !»